

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Drouot (Paris 9^e)
Téléph. CENTRAL 69-70

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2^e)
Téléph. CENTRAL 80-88

Pour la Publicité s'adresser à la Direction
44, rue Drouot, Paris (9^e)

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.
Les abonnements pour 6 mois sont reçus

L'Espagne et la France

Un entretien avec M. LERROUX, député républicain

Cent mille Espagnols sont prêts à combattre dans vos rangs s'il le faut

Nous ne croyons pas nécessaire de présenter M. Lerroux à nos lecteurs. Ils connaissent tous le rôle que joue dans la politique espagnole le célèbre leader républicain. De passage à Paris pour quelques jours, il a bien voulu nous accorder quelques instants d'entretien. Sa physionomie est sympathique. Solide et vigoureux, malgré ses cheveux grisonnants, le regard vif, le geste nerveux, M. Lerroux qui est à la fois un écrivain de valeur et un orateur de premier ordre s'exprime en français, de la façon la plus correcte avec un léger accent qui, seul, révèle son origine transpirennaise.

Nous lui demandons :
— Que pensez-vous du rôle de la France dans la guerre actuelle ?

LE RÔLE DE LA FRANCE
— Je suis venu en France dix jours après la guerre. J'ai vu tomber à Paris les bombes jetées par les taubes. Je suis allé, en même temps que votre gouvernement, à Bordeaux. Comme je l'ai déclaré à un journaliste de mon pays qui m'a interviewé à cette époque, mon opinion est que la France a donné, aux nations imparfaites des pays neutres, l'impression d'une force formidable. L'effort de l'Angleterre est très beau. La tâche de la Russie est superbe. Mais ce qui est magnifique dans la guerre actuelle, c'est le rôle de la France !

Son rôle est noble, élevé et supérieur. La France n'était pas préparée à cette guerre. On croyait partout que le syndicalisme et l'anarchie avaient désorganisé son armée. Tout le monde s'est trompé. C'est l'amour de la Patrie et le culte de la Liberté qui l'ont animée d'un élan sublime, et c'est l'esprit de la Révolution qui lui a permis de faire ce qu'elle a fait pour servir, en combattant l'Allemagne, la cause de tous les peuples !

UN MEETING MOUVEMENTÉ

Les Espagnols sont-ils, en majorité francophiles ?
— Je suis fier de vous le déclarer. Dans mon pays, nous sommes tous du côté des Alliés. Vous ne trouverez pas un seul républicain germanophile — et vous reconquerez même des réactionnaires francophiles. Mon parti voudrait faire une déclaration de sympathie aux Alliés. Le gouvernement s'y est opposé. Cela n'empêche pas qu'il y a chez nous cent mille hommes qui sont prêts à combattre dans vos rangs, s'il le faut !

— Vous avez organisé des manifestations grandioses pour le 14 juillet...
— Notre journal le Bonnet Rouge avait l'heureuse initiative de faire de cette journée la journée de la *Marseillaise* et de demander aux Alliés, aux invalides des bords de Rouget de l'Isle, la paix ne sera faite que par la victoire de la République.

— Vous ne parlez pas.
— Vous ne parlez pas.

LA PAIX

L'ALLEMAGNE FERAIT DES PROPOSITIONS A L'ITALIE

Le Petit Journal publie, ce matin, une dédicace fort curieuse de son correspondant à Rome, dont nous extrayons le passage suivant :
« On s'attend, dans les milieux officiels, à une tentative sur l'Italie. Quel sera l'intermédiaire ? On ne sait pas au juste. Mais les journaux allemands ont laissé prévoir un essai pacifiste en faveur des Empires du Centre.

« L'initiative de vous dire, ajouta le personnage qui me renseignait, que le fascio sera encore plus complet à Rome qu'à Saint-Pétersbourg. Le roi, les hommes d'Etat l'ont déclaré ; la paix ne sera faite que le jour où l'Allemagne sera contrainte de l'accepter sous conditions sans discuter. Cette décision est irrévocable. Mais la tentative aura lieu. C'est fatal. Et peut-être même plus prochainement qu'on ne pense. »

UN COMITÉ HOLLANDAIS LANCE UN APPEL PACIFISTE

La Haye, 14 août. — Le comité hollandais contre la guerre a présenté une requête au ministère des Affaires étrangères pour lui demander sa coopération pour la convocation d'une conférence des représentants des puissances neutres, qui siègeraient en permanence pendant la durée de la guerre et travailleraient en faveur de la paix.
Le comité a lancé en hollandais, anglais, français et allemand, un appel qui exhorte les belligérants à proclamer qu'ils désirent la paix.

Cet appel, quoique rédigé par de nombreux professeurs, est rédigé dans un langage, et d'après une tournure populaire et son idée dominante est de pénétrer les lecteurs de cette idée que, si l'on veut assurer la paix il ne faut ni victoires ni annexions et qu'on doit suivre le précepte suivant : « Respecte ton voisin comme toi-même. »

LE JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIÉ

Regards vers l'Est

CHANSON

« Depuis que la troupe cantonne incessamment dans ce pauvre pays, me dit un jour un habitant qui s'enorgueillissait d'une sociologie étroite de parti, les « estaminets » se sont décuplés. »

« L'établissement qui porte l'orgueilleux nom d'estaminet, c'est le simple « débit de vins boissons-liqueurs », la salle unique entre les murs nus de laquelle refroidit la fumée acre de la pipe et mijote l'odeur du vin blanc renversé. Quatre tables et deux larges bancs de bois, quelques chaises, quelques calendriers hurlant la gloire de Pernod et de Picon suffisent à meubler et à décorer ce lieu de repos et de plaisir qu'on retrouve dans tous les petits bourgs et même dans la plus étroite hampe de France, entre l'église et la mairie — ou face à eux — entre Dieu et la Loi, et livrant ses alcools menteurs, attirant une ivresse passagère dans les cœurs et les cerveaux des paysans, sous l'égide à la fois de l'autorité religieuse et de l'autorité civile... Autrefois, fallait-il encore une patente pour autoriser la création d'un assommoir. A présent il ne faut qu'une licence : un timbre et une signature indifférents sur une feuille de papier ; et que la foie monte, impérieuse et sereine, au front du monde... »

Un pauvre endroit ne peut pas rebouter un pauvre homme : un soldat. La pauvreté du lieu s'accorde à la pauvreté de son cœur et semble lui sourire et l'engager comme une fille laide engagée parfois le passant morose avec son sourire contraint. Et, un soldat, si loin de tout, si loin de tous, s'accroche avec simplicité à n'importe quelle espérance. Entrer là seulement pour fuir une corvée nouvelle ou pour empêcher un ordre brutal de vous atteindre, et se reprendre un peu, se retrouver, si laidement que cela fut, pour un instant... Ceux qui, depuis des mois, n'ont point vécu comme des bêtes sacrifiées, dans la sale physique et morale et dans le dénuement complet, ne pourront pas savoir, ne pourront pas comprendre... »

Il y a là, cependant, dans ce bouge étroit, des hommes qui, peut-être, sentent, pensent, et ont ailleurs leurs affections et leurs amours, leurs distractions et leurs plaisirs. A quoi songe, là-bas, cet homme au regard humble ; à sa belle

maîtresse ou à sa partie de manille délaissée ? Et que voit-il, au delà de cet endroit, tous ces hommes assis devant un verre de vin blanc ?...

A une table, cinq soldats parlent avec animation. Déjà, une ivresse acre lout en eux, fermentée et jette son écume. Et, pourtant, dans les mots banaux qu'ils lancent à grands coups de gueule, on sent que leurs cœurs sont absents. Un d'eux, que la chaleur du vin n'a pas encore atteint, pour détourner et pour apaiser leur fureur, se lève et dit : « Allons, les gars, faites silence un peu ; j'ai vous en pousser une. » Il commence sans qu'ils aient eu le temps d'accepter ou de refuser. Et sa voix ample et sonore domine aussitôt leurs voix éraillées. Il a la diction de Mémilmontant, cette façon populaire de faire un sort à chaque mot, d'appuyer sur chaque syllabe et de donner ainsi à son débit la monotonie d'un bruit mécanique qui ne bat qu'à intervalles réguliers. Il chante, il chante éperdument pourtant. Il lance comme il peut, du mieux qu'il peut, les mots communs à toute chanson de faubourg, d'un accent qui trahit, qui tremble et va, malgré les forces de l'ennui, ramener dans les cœurs fourbus la vieille tendresse déçue : « Ma maman, ma petite maman ! » Et c'est l'essor donné aux lentes litanies de l'espérance humaine, un peu pleurarde, et aux sentiments qu'elle fait lever, ingénus et violents, comme la molle puissance de l'eau brise n'importe quelle digue ou finit par user sa résistance. Il a suffi des deux mots éternels, des deux mots bêtes du passé que portait gauchement un pauvre air de chanson, pour chasser du cœur morne des guerriers je ne sais quelle effroyable rigueur conventionnelle. Et voilà des hommes tournés vers les régions calmes de leur enfance, et s'y rafraîchissant l'esprit, loin de l'odieuse présent, y enchaînant déjà naturellement l'avenir. Un bienfaisant apaisement les baigne bientôt et les lave des souillures de la guerre, un bienfaisant apaisement que leur versa ce même mot que l'on entend, le soir, sur les champs de bataille, après chaque combat, et qui semble porter au loin toute l'ardeur mourante des blessés : « Moman... Moman ! »

Gabriel REULLARD.

Les Réformés n° 2 de 1915 (1)

Condamné par la presse, le paragraphe Chéron sera condamné par la Chambre

Le projet de loi des trois médecins

Quelle ironie ! Avec sa haine butée contre le corps médical, M. Henry Chéron avait demandé que l'on supprime la commission des trois médecins. Aujourd'hui, ce sont précisément trois médecins qui réclament du Parlement la suppression du paragraphe Henry Chéron.

Nous croyons pouvoir affirmer, sans crainte de démenti, qu'ils connaissent mieux l'homme politique du Calvados la situation des réformés n° 2 de 1915. M. le docteur Clausat, député du Puy-de-Dôme, est un praticien de haute valeur. M. le docteur Amédée Peyroux, ancien médecin militaire, député de la Seine-Inférieure, dont les récents discours ont produit une sensation énorme dans le pays, connaît, d'une façon absolue, toutes les questions se rattachant au service de santé. Quant à M. le docteur Doisy, député des Ardennes, une des notoriétés les plus distinguées du monde médical, c'est le président d'une très importante commission parlementaire : la commission d'hygiène.

Tels sont les hommes qui vont déposer le projet de loi annoncé hier par le Bonnet Rouge.

L'OPINION DE M. LE GÉNÉRAL PÉDOYA

Nous pensons que ce projet ne rencontrera pas la moindre opposition au Parlement. Si la Chambre a consenti à accepter, provisoirement, le paragraphe de M. Chéron, — pour en finir avec la loi Dalbiez, — elle n'a pas eu de peine à se prononcer sur l'amendement Louis Martin. Sur tous les bancs, les députés de tous les partis ont déclaré : « Il ne faut pas que l'erreur soit définitive. »

Le Bonnet Rouge croit intéressant de reproduire, à ce propos, les paroles de la plus haute importance prononcées par M. le général Pédoya, président de la commission de l'Armée. Voici l'Officiel :
M. le Président. — La parole est à M. le président de la commission de l'Armée.
M. le général Pédoya. — Messieurs, les observations présentées par M. Peyroux sont évidemment très intéressantes. La Commission s'en est préoccupée, mais elle se trouve en présence d'une nécessité. Elle veut éviter le renvoi de la loi au Sénat.

Dans ces conditions, la situation est claire. L'amendement de M. Peyroux a été repoussé parce qu'il était urgent d'adopter la loi Dalbiez.

UNE PROTESTATION DU « JOURNAL »

C'est le Journal qui a hospitalisé le paragraphe du rapport Chéron par Chéron lui-même. Il nous semble opportun de reproduire la très spirituelle et la très mordante critique du paragraphe Chéron intitulée justement « Inutilité tracasseries » et publiée dans le Journal d'hier sous la signature de Gustave Téry :

« Dans un magasin, un employé me prend à part, me montre sa main mutilée, et me demande :
— J'ai été blessé à la main ; on m'a coupé le doigt du milieu et j'en suis réformé... Vais-je être obligé par la loi Dalbiez de repasser devant un nouveau conseil ?
— Je vous avoue, lui dis-je, que je n'y comprends pas grand'chose. Le texte adopté par le Sénat distingue, parmi les réformés, tant d'espèces et de catégories différentes, que l'auteur même de la loi ne reconnaît plus son œuvre. »

« Le « réformé » est-il donc si difficile à définir ? On ne peut appeler ainsi, semble-t-il, que les soldats déclarés impropres au service par les médecins qui composent le conseil de réforme. Si ce conseil s'est prononcé, la réforme est acquise, et il n'y a pas lieu de la remettre en question trente-six fois. »

« C'est le bon sens même ; mais le bon sens est une chose, et la loi en est une autre. »

« Cette troisième visite ou contre-visite n'est-elle pas doublement injurieuse pour les réformés eux-mêmes et pour les médecins militaires qui les ont déjà examinés ?
— Il est vrai, mais, en guerre, personne n'a le droit de se montrer susceptible. »

« Encore faut-il savoir à quoi s'en tenir. Me croyant libéré, j'ai retourné non sans peine un emploi dans cette maison, et je

(1) Voir le Bonnet Rouge depuis le 2 août.

Les Serviteurs de l'Étranger (1)

LXV

La Fête de l'Autrichienne

Daudet et ses complices ne la célébreront pas cette année

C'est aujourd'hui la Sainte-Marie. Les Orléanistes auraient choisi ce jour-là pour fêter leur Reine, la duchesse d'Orléans, une Autrichienne qui s'appelle en réalité Dorothee.

La première fiancée de Philippe d'Orléans

Et puis les rapports entre le Roy et la Reine ne sont pas précisément affectueux ; ils ne sont pas empreints de cette cordialité qui enthousiasme les foules et leur rend sympathique tel ou tel couple royal.

Philippe d'Orléans épousa cette archiduchesse d'Autriche après s'être fiancé à plusieurs autres jeunes filles qu'il lâcha d'assez maladroite façon. On avait annoncé son prochain mariage et célébré ses fiançailles, il y a plus de vingt ans, avec une jeune princesse française, créature d'étoffe que ne méritait certes pas ce prince. C'était à l'époque où Philippe d'Orléans débutait dans la grande vie.

Une gamelle de 50 francs

Ses partisans alors firent un marché avec le ministre d'alors, un rusé comédien. On ne parla point de la vieille courtesane ou des amours du prince lubrique. On raconte que le jeune Philippe n'était venu en France que parce qu'il voulait faire son service militaire, comme les autres Français. On lui fit tenir ce propos :
— Je viens réclamer ma gamelle.

Au Dépôt, où on le garda un jour ou deux, on lui servit bien une gamelle. Mais ce n'était pas la gamelle du pionnier français. Par ordre du ministre, qui, pour être républicain, connaissait tout de même

les égards que l'on doit à la tripe des princes. — Le gardien présenta à Philippe d'Orléans le menu de l'un de nos restaurants parisiens les plus fins. Le Prince, était déjà goinfre comme un d'Orléans, se composa un repas plutôt copieux ; sa gamelle revint à une cinquantaine de francs. Xanrof, le spirituel chansonnier, trouva quelques malicieuses comptées sur cette gamelle première, et Philippe fila à Clairvaux.

Tout le temps qu'il resta dans cette prison, sa fiancée, la jeune princesse française, le vit et l'aida à supporter sans trop d'amertume l'enfer de la captivité.

Quand la dot fut mangée...

Quant la dot fut mangée, le duc d'Orléans sentit que sa femme ne lui plaisait vraiment plus du tout. Il lui fit subir, dès lors, tellement d'affronts, que la princesse, écourée, malade, ruinée, dut quitter son mari, demander la séparation légale, et se retirer dans son pays.

Grâce aux intrigues de ses pieux amis, Philippe d'Orléans le catholique put éviter le scandale d'un divorce, et quand, avec la guerre et les premiers succès des Allemands, l'espoir de monter sur le trône de France naquit une fois de plus dans son cœur, le Prince, soutenu de sa ménagerie l'appui de François-Joseph, tâcha de se rapprocher de sa femme. Il y eut un simulacre de rapprochement ; mais les rapports entre les royaux époux restèrent plutôt aigris.

Plus de fête!

Cette dernière considération, autant que la peur de l'impopularité qui s'attacha en France à tout ce qui est austro-boches oblige les néo-royalistes de l'Action française, Léon Daudet, Maurras et toute leur clique, à ne célébrer cette année que dans leur malpropre intimité la fête de leur Reine, la fête de l'Autrichienne ; ce n'est guère le moment d'aller banqueter et valser au Rainey.

(1) Voir le Bonnet Rouge depuis le 6 juin.

De 3 à 6 heures

Nouvelles de Province

CONDAMNATION A MORT

Troyes, 14 août. — Le conseil de guerre de la 27^e région a condamné le soldat Auguste S... du 37^e d'infanterie, compagnie d'ouvrages, de menaces et de voies de fait envers un supérieur, à l'occasion du service.

PERMISSIONNAIRES, N'EMPORTEZ PAS DE FUSEES !

Troyes, 14 août. — Un soldat permissionnaire se trouvait ce soir sous le hall de la gare de Troyes, lorsqu'une fusée ramassée sur le champ de bataille et qui avait dans sa muserolle fit explosion ; douze perches furent blessées, quatre d'entre elles ont dû être conduites à l'hôpital.

Nouvelles de Russie

PRIVILEGES ABOLIS

Pétrograd, 15 août. — Des députés de la Douma, au nombre de 204, ont déposé un projet de loi abolissant tous les privilèges des barons des provinces baltes.

FUGITIFS ARMÉNIENS

Pétrograd, 15 août. — Cent mille fugitifs arméniens, venant de Turquie, sont actuellement en Transcaucasie.

LES MUNITIONS JAPONAISES

Idé, 15 août. — Le National Tidende de Copenhague annonce que la Russie à partir du premier septembre recevra quotidiennement du Japon 50.000 grenades. Pour pouvoir augmenter leurs envois quotidiens de munitions, les Japonais construisent actuellement une ligne ferrée à voie étroite allant de Vladivostok à Irkoustsk.

Une revue des troupes indiennes à Marseille

Marseille, 14 août. — La revue des troupes indiennes a été passée cet après-midi au camp de Musser par le colonel Tilly, commandant la base militaire anglaise de Marseille.

Les généraux Serrière, commandant la 15^e région, et Bernard, gouverneur de Marseille, y assistaient.

Le contingent anglais, qui comprenait des hommes appartenant aux diverses races indiennes, a été fort admiré.

La revue s'est terminée par un brillant défilé.

